

## MARGUERITE YOURCENAR TRADUCTRICE DE SAPHO

par Philippe BRUNET (Université de Tours)

Les traductions de la poésie grecque ancienne de M. Yourcenar ont paru en 1979 dans un recueil intitulé *La Couronne et la Lyre*<sup>1</sup>. Cette anthologie (la couronne), ces poèmes (la lyre) donnent un panorama de l'ensemble de la production poétique en langue grecque, d'Homère à l'époque byzantine. A ce recueil de traductions en vers s'ajoutent une "préface", des notices précédant les auteurs et des notes. La préface abonde en intentions, en remarques formelles. Les notices sont appelées des "informations rassemblées et des évaluations tentées pour moi seule". Dans l'*incipit*, la traductrice dit à son lecteur que ses traductions "ont été composées en grande partie pour [son] plaisir, au sens le plus strict du mot, c'est-à-dire sans souci de publication". A suivre la trace ce début de préface, on apprend encore que sa ligne de conduite se conformait à celle des "peintres d'autrefois" (qu'en serait-il donc des "peintres d'aujourd'hui" ?) ou à celle du compositeur "retravaillant de temps à autre un passage de Bach ou Mozart pour jouir et s'enrichir de lui". Plus loin, l'aveu se fait plus précis, et le lecteur découvre que plus d'une traduction a son origine dans les années 1948-51, années de composition des *Mémoires d'Hadrien*. Compositions nées du seul souci de se faire plaisir, exercice de copie au sens où l'entendait Mme de Sévigné, ou travail informatif d'accompagnement de l'œuvre littéraire proprement dite, le travail de traduction s'est poursuivi jusqu'au moment où l'ensemble a paru digne de publication.

Cet ensemble est impressionnant : justice est même rendue parfois à quelque heureux élu, Critias ou Chaérémon, dont un fragment se trouve soudain tiré de l'ombre. N'est-ce pas sans quelque injustice ? *La Pêche* d'Oppien est substantiellement traduite. Mais on ne comprend pas vraiment la présence, insignifiante, des neuf bribes homériques, et du fragment unique d'Hésiode. M. Yourcenar n'a pas voulu relever le seul défi qui méritait de l'être. Car aucune traduction

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons dans ce qui suit à la pagination de l'édition de poche, dans la collection Poésie Gallimard.

française d'Homère n'a atteint la dignité littéraire qu'elle aurait mérité d'atteindre, en dehors des doux décasyllabes de Salel (1577) :

Je te supplie, Deesse gracieuse,  
vouloir chanter l'ire pernicieuse...

La caractéristique principale de ces traductions, contredites par le choix de la prose pour traduire le poète Constantin Cavafy<sup>2</sup>, est le recours résolu et comme anachronique, au vers. "Nos traductions, depuis plusieurs siècles au moins, ont été plus philologiques et plus scolaires, presque toujours rédigées en prose, ou versifiées, quand par exception elles l'étaient, sans que l'auteur parût tenter de rendre en français non seulement le sens, mais l'élan et la pulsion du poème, à plus forte raison de s'y abandonner" (p. 42). Voilà un engagement qui mérite d'être souligné, et qui fait de Marguerite Yourcenar l'alliée d'une cause, celle de la traduction poétique, pour laquelle elle avoue "militier" (p. 42). Dans la phrase citée, les mots du reste trahissent une attitude. La traduction doit-elle être un détournement à son propre profit, une quête obtenue de haute lutte, ou, comme notre traductrice le propose, un "abandon de soi" ? Retrouver la pulsion du poème par abnégation, à l'intérieur d'un moule formel que le traducteur consent, tel est le but du traducteur selon M. Yourcenar, qui s'accepte comme artiste et refuse, malgré la tendance générale, de céder aux "fractures et aux dissolutions du monde de l'avenir" (p. 43).

Le vers principalement utilisé est l'alexandrin. En vrai "peintre d'autrefois", Marguerite Yourcenar ne se contente pas de choisir des sujets éloignés ou pris à la meilleure source, elle les restitue dans un module syllabique et rythmique traditionnel et central pour l'histoire de la poésie française. Les écarts par rapport à ce modèle sont rares : octosyllabes pour tel parthénée d'Alcman (p. 65), vers libre pour l'ample période de Pindare, ou vers de quatorze syllabes enchâssé dans un chœur d'Eschyle (p. 207). Mais en général, qu'il s'agisse de l'hexamètre homérique, des distiques élégiaques de Théognis, des trimètres iambiques de la tragédie ou de la comédie, des épigrammes hellénistiques ou chrétiennes, c'est le moule unique de l'alexandrin qui leur est dévolu. Ce faisant, la traductrice, qu'on ne taxera pas trop vite d'uniformité, varie les effets à l'intérieur de son vers librement rimé. Mais l'impression d'homogénéité est très forte. Tous ces vers prennent sous sa plume une patine commune, dépourvue d'effet exagéré ou de recherche allitérative spécifique.

---

<sup>2</sup> *Présentation critique de Constantin Cavafy 1863-1933*, suivie d'une traduction des *Poèmes* par M. YOURCENAR et C. DIMARAS, Paris 1978 (1958).